

NOTES DE COURS DE PHILOSOPHIE

I. Introduction

Contrairement à une idée répandue, voilà bien longtemps que chacun de nous « fait » de la philosophie. C'est qu'en effet la philosophie commence lorsque nous posons deux questions :

A. Qu'est-ce que c'est ?

La première question se formule ainsi : « qu'est-ce que c'est » ? Cela signifie que notre intelligence cherche, au-delà des apparences diverses que peuvent prendre les choses, une dimension plus fondamentale. Nous voyons ici une opposition entre le *sensible*, c'est-à-dire ce que perçoivent nos sens, et l'*intelligible*, ce que perçoit notre intelligence.

Lorsqu'un enfant voit un arbre, il ne commence pas par voir un arbre « en général ». Il voit ce prunier, dans le jardin, puis ce peuplier au bord de l'eau. Lorsqu'on lui dit que « c'est un arbre », c'est à son intelligence que l'on s'adresse. Celle-ci est en effet toujours à la recherche de ce qui est commun, c'est-à-dire ici universel.

Cette question « qu'est-ce que c'est ? » est une question très naturelle à notre intelligence. Les premiers philosophes ne se sont pas d'abord demandé « qu'est-ce que la liberté ? », mais « qu'est-ce que ce monde dans lequel nous vivons ? ». C'est pourquoi on les appelle des « physiciens » : ils ont commencé par s'interroger sur la nature (*physis*), parce qu'elle est la première réalité qu'ils ont rencontré¹.

Remarque : ne pas confondre les définitions d'usage, que donnent les dictionnaires, avec les définitions philosophiques, qui s'efforcent de cerner la nature d'une chose.

¹¹ Cf. la remarque sur la philosophie nordique

Exercice : Donnez une définition des termes suivants : le courage, la musique, la volonté. Comment avez-vous procédé ?

B. Pourquoi ?

La deuxième question est un peu la suite logique de la première : « **pourquoi ?** ». Autrement dit « quelle est la cause ? A cette question nous n'aimons pas des réponses comme « parce c'est comme cela », dans la mesure où nous percevons que cela pourrait être autrement.

Ainsi lorsque nous faisons des mathématiques, l'affirmation que « $2+2=4$ » nous est seulement montrée, et nous ne croyons pas qu'il puisse en être autrement. C'est pour cela que nous ne posons pas la question « pourquoi ? Cette vérité nous paraît « nécessaire » : il ne peut pas ne pas en être ainsi. Nous posons la question « pourquoi devant des affirmations que nous apparaissent « non nécessaires », c'est-à-dire contingentes, ou dont la nécessité de nous apparaît pas.

La question « pourquoi » renvoie à la recherche de la cause², plus précisément à la cause qui permet de comprendre toutes les autres.

Personne ne croit savoir une chose avant d'avoir saisi le pourquoi de cette chose (c'est-à-dire sa cause première) (...)

Ainsi *savoir* c'est avoir saisi le « pourquoi ». Mais le philosophe ne se contente pas d'une cause : ce qu'il veut c'est connaître l'ensemble des causes et notamment celle qui est première et qui donc explique toutes les autres. C'est cela la « sagesse » que les grecs appellent *sophia* et que le *philo-sophe* désire et recherche. Ce que va montrer ensuite Aristote, c'est que le mot renvoie à des réalités diverses.

En un sens, on appelle cause ce dont une chose est faite et qui y demeure immanent : ainsi l'airain est cause de la statue, l'argent de la tasse et les choses plus générales que l'airain et l'argent sont causes aussi de la statue et de la tasse.

² On définira la cause ainsi : « ce dont dépend une chose dans son être et dans son devenir ».

Aristote parle ici de la matière, qui est bien cause au sens où un objet dépend bien, dans son être et son devenir, de la matière dont il est fait.

C'est parce qu'une planche est en bois qu'elle flotte.

En un second sens, on appelle cause la forme et le modèle, je veux dire la définition de la quiddité et aussi les choses plus générales qu'elle : ainsi le rapport de deux à un est la cause de l'octave et encore, d'une manière générale, le nombre et tout ce qui fait partie de la définition du rapport de deux à un.

Aristote parle ici de la cause formelle : « la forme et le modèle ». Une même matière, disposée selon une forme différente, va être des choses diverses.

Avec des pierres (matière), je peux construire un hôpital ou une école, ou encore une prison. C'est bien la forme que l'on donne à cette matière qui va en faire telle ou telle chose, qui va donc lui donner ce qui est ici appelé sa « quiddité ». Plus généralement donc, la quiddité d'une chose (c'est-à-dire son essence, ce qu'elle est) est une cause de l'être et du devenir de cette chose.

A la question « pourquoi un carré a-t-il telle propriété ? » (des diagonales égales) le mathématicien répond : « en raison de la définition d'un carré, c'est-à-dire de ce qu'il est, je peux déduire qu'il a nécessairement cette propriété ».

La cause formelle est donc dite par la définition, et c'est pour cela qu'elle est une cause très nécessaire que recherche toute science. En effet, lorsqu'on peut démontrer qu'une propriété appartient à un être en raison de ce qu'il est essentiellement, alors cette démonstration est très certaine.

Aristote prend un exemple musical. L'octave a comme cause le rapport de deux à un. A partir de là, on peut découvrir tout un ensemble d'accord à partir de la seule analyse de cette proportion.

On comprend bien que la difficulté sera de se mettre d'accord sur ces définitions :

Si par définition un médecin est celui qui possède et exerce l'art de guérir, alors il est manifeste, en vertu de cette définition, que le médecin ne saurait avoir le droit moral de tuer.

Si par définition la politique est l'art de gouverner des êtres libres, alors par définition un régime totalitaire n'est pas un régime politique.

En un autre sens encore, on appelle cause ce dont vient le premier commencement du changement ou de la mise au repos : ainsi l'auteur d'une décision est cause, de même le père est cause de l'enfant et, d'une manière générale, l'efficient est cause de ce qui est fait et ce qui fait changer de ce qui change.

La troisième cause décrite ici est la cause *agente*, dite aussi *efficiente*. Elle est la cause de l'apparition d'un être ou de sa transformation. Les exemples que prend Aristote sont intéressants : l'auteur d'une décision est cause de cette décision. C'est toutefois un agent libre. C'est pourquoi c'est une cause qui n'est pas aussi nécessaire que les autres causes naturelles.

Le père est cause de l'enfant, mais ici au sens où c'est la cause qui l'engendre.

Ce qui est commun entre ces deux exemples, c'est qu'il s'agit toujours de ce qu'Aristote appelle la nature, qu'il définit comme « principe de mouvement et de repos ». Ainsi nous disons que, par nature, le loup chasse l'agneau. Le loup n'a pas la liberté de délibérer pour se poser la question de savoir si, d'un point de vue moral, cela est convenable. De la même façon, la volonté humaine veut, par nature, ce que la raison lui présente comme quelque chose de bon, c'est-à-dire comme susceptible de rendre l'homme meilleur.

En un dernier sens, on appelle cause la fin, je veux dire la chose qu'on a en vue : ainsi la santé est la cause de la promenade. En effet, pourquoi la

promenade ? C'est, disons-nous, afin d'avoir la santé et, en parlant de cette manière, nous croyons avoir indiqué la cause³³.

Cette cause est appelée « cause finale », elle est à la fois celle qui éclaire le plus notre intelligence et celle que la science moderne tend à laisser de côté.

Lorsque nous voyons un animal courir après un autre, nous cherchons d'abord sa finalité : veut-il le manger ? Nous préférons dire qu'un oiseau a des ailes parce cela lui permet de voler, plutôt que de nous contenter de dire que c'est à cause de l'évolution.

La science moderne a tendance à se contenter des autres causes : l'oiseau a des ailes à cause de l'évolution (cause efficiente), ce corps coule parce qu'il est en métal (cause matérielle), cette figure est un cercle parce qu'elle a un rayon constant (cause formelle). De fait, le cercle mathématique n'a pas de finalité, et nous ne connaissons pas la finalité pour laquelle le métal est plus lourd que l'eau.

Savoir véritablement, c'est posséder la cause. Plus une cause est nécessaire, plus la science sera certaine et nécessaire.

La science mathématique démontre à partir de la cause formelle, c'est-à-dire à partir de la seule définition de son objet. Par exemple on peut démontrer, à partir de la définition d'un cercle, qu'un cercle de rayon égal à zéro est un point.

Les sciences humaines utilisent les quatre causes :

La cause finale : parce que la finalité de la société est de bien vivre ensemble, il est nécessaire qu'il y ait une autorité politique.

La cause formelle : parce que l'homme est un animal doué de langage, il crée des communautés.

La cause matérielle : parce que les hommes sont faits de chair et d'os, l'Etat doit assurer à tous l'accès à ce qui est nécessaire pour vivre.

La cause efficiente : parce que la volonté humaine recherche ce qui est bon, les situations d'injustice conduisent à la révolte.

³³ Aristote, *Physique*, II

Cela implique que la réponse à la question pourquoi ne doit pas être envisagée de la même manière

- Selon la ou les causes que l'on possède ou que l'on est capable de montrer.
 - Ainsi par exemple, les questions morales ou politiques doivent le plus souvent chercher leurs réponses en s'appuyant sur la *cause finale*. C'est en sachant quelle est la finalité de nos actes que nous savons que faire.

S'il est vrai que la finalité du politique est la poursuite du bien commun, c'est à la lumière de cette cause finale qu'il doit réfléchir. De même, si le bonheur est la finalité des actions humaines, il nous faut réfléchir à partir de ce qu'est le bonheur.

- Selon la nécessité de cette cause
 - On appelle une « cause nécessaire » une cause qui, une fois présente, cause nécessairement son effet : le feu, une fois présent, brûle nécessairement.
 - Au contraire, une cause est dite « contingente » lorsque, une fois présente, elle ne cause pas nécessairement son effet. Cette absence de nécessité peut avoir deux raisons
 - La matière : marcher trois kilomètres cause de la fatigue, mais cela dépend de notre condition physique. Parce que nous avons un corps matériel, la fatigue nous affecte plus ou moins
 - La liberté : Donner un ordre à quelqu'un ne suffit pas pour qu'il agisse, parce qu'il est libre.
 - On ne doit donc pas exiger en toute matière la même certitude, et c'est là toute la difficulté. On pourra comparer ici les deux approches opposées d'Aristote et de Descartes :

"Nous aurons suffisamment rempli notre tâche si nous donnons les éclaircissements que comporte la nature du sujet que nous traitons. C'est qu'en effet on ne doit pas chercher la même rigueur dans toutes les discussions indifféremment, pas plus qu'on ne l'exige dans les productions de l'art. Les choses belles et les choses justes qui sont l'objet de la Politique, donnent lieu à de telles divergences et à de telles incertitudes qu'on a pu croire qu'elles existaient seulement par convention et non par nature. Une pareille incertitude se présente aussi dans le cas des biens de la vie, en raison des dommages qui en découlent souvent: on a vu, en effet, des gens périr par leur richesse, et d'autres périr par leur courage. On doit donc se contenter, en traitant de pareils sujets et partant de pareils principes, de montrer la vérité d'une façon grossière et approchée; et quand on parle de choses simplement constantes et qu'on part de principes également constants, on ne peut aboutir qu'à des conclusions de même caractère. C'est dans le même esprit, dès lors, que devront être accueillies les diverses vues que nous émettons: car il est d'un homme cultivé de ne chercher la rigueur pour chaque genre de choses que dans la mesure où la nature du sujet l'admet: il est évidemment à peu près aussi déraisonnable d'accepter d'un mathématicien des raisonnements probables que d'exiger d'un rhéteur des démonstrations proprement dites".⁴

Au contraire Descartes assigne à la philosophie la recherche de la certitude exacte :

Règle II : Il ne faut nous occuper que des objets dont notre esprit paroît capable d'acquérir une connaissance certaine et indubitable.

Toute science est une connoissance certaine et évidente ; et celui qui doute de beaucoup de choses n'est pas plus savant que celui qui n'y a jamais songé, mais il est moins savant que lui, si sur quel-ques unes de ces choses il s'est formé des idées fausses. Aussi vaut-il mieux ne jamais étudier que de s'occuper d'objets tellement difficiles, que dans l'impossibilité de distinguer le vrai du faux, on soit obligé d'admettre comme certain ce qui est douteux ; on

⁴ ARISTOTE, Éthique à Nicomaque, 1 094b 11-1 095a11, trad. Tricot.

court en effet plus de risques de perdre la science qu'on a, que de l'augmenter. C'est pourquoi nous rejetons par cette règle toutes ces connoissances qui ne sont que probables ; et nous pensons qu'on ne peut se fier qu'à celles qui sont parfaitement vérifiées, et sur lesquelles on ne peut élever aucun doute. Et quoique les savants se per-suadent peut-être que les connoissances de cette espèce sont en bien petit nombre, parce que sans doute, par un vice naturel à l'esprit humain, ils ont négligé de porter leur attention sur ces objets, comme trop faciles et à la portée de tous, je ne crains pas cependant de leur déclarer qu'elles sont plus nombreuses qu'ils ne pensent, et qu'elles suf-fisent pour démontrer avec évidence un nombre infini de propositions, sur lesquelles ils n'ont pu émettre jusqu'ici que des opinions probables, opi-nions que bientôt, pensant qu'il étoit indigne d'un savant d'avouer qu'il ignore quelque chose, ils se sont habitués à parer de fausses raisons, de telle sorte qu'ils ont fini par se les persuader à eux-mêmes, et les ont débitées comme choses avérées.

Mais si nous observons rigoureusement notre règle, il restera peu de choses à l'étude desquelles nous puissions nous livrer. Il existe à peine dans les sciences une seule question sur laquelle des hommes d'esprit n'aient pas été d'avis différents. Or, toutes les fois que deux hommes portent sur la même chose un jugement contraire, il est certain que l'un des deux se trompe. Il y a plus, aucun d'eux ne possède la vérité ; car s'il en avoit une vue claire et nette, il pourroit l'exposer à son adver-saire, de telle sorte qu'elle finiroit par forcer sa conviction. Nous ne pouvons donc pas espérer d'obtenir la connoissance complète de toutes les choses sur lesquelles on n'a que des opinions pro-bables, parce que nous ne pouvons sans présomp-tion espérer de nous plus que les autres n'ont pu faire. Il suit de là que si nous comptons bien, il ne reste parmi les sciences faites que la géométrie et l'arithmétique, auxquelles l'observation de notre règle nous ramène.

Nous ne condamnons pas pour cela la manière de philosopher à laquelle on s'est arrêté jusqu'à ce jour, ni l'usage des syllogismes probables, armes excellentes pour les combats de la dialectique. En effet, ils exercent

l'esprit des jeunes gens, et éveillent en eux l'activité de l'émulation. D'ailleurs il vaut mieux former leur esprit à des opinions, même incertaines, puisqu'elles ont été un sujet de controverse entre les savants, que de les abandonner à eux-mêmes libres et sans guides ; car alors ils courroient risque de tomber dans des précipices ; mais tant qu'ils suivent les traces qu'on leur a marquées, quoiqu'ils puissent quelquefois s'écarter du vrai, toujours est-il qu'ils s'avancent dans une route plus sûre, au moins en ce qu'elle a été reconnue par des plus habiles. Et nous aussi nous nous félicitons d'avoir reçu autrefois l'éducation de l'école ; mais comme maintenant nous sommes déliés du serment qui nous enchaînoit aux paroles du maître, et que, notre âge étant devenu assez mûr, nous avons soustrait notre main aux coups de la férule, si nous voulons sérieusement nous proposer des règles, à l'aide desquelles nous puissions parvenir au faite de la connoissance humaine, mettons au premier rang celle que nous venons d'énoncer, et gardons-nous d'abuser de notre loisir, négligeant, comme font beaucoup de gens, les études aisées, et ne nous appliquant qu'aux choses difficiles. Ils pourront, il est vrai, former sur ces choses des conjectures subtiles et des systèmes probables ; mais, après beaucoup de travaux, ils finiront par s'apercevoir qu'ils ont augmenté la somme des doutes, sans avoir appris aucune science.

Mais comme nous avons dit plus haut que, par-mi les sciences faites, il n'existe que l'arithmétique et la géométrie qui soient entièrement exemptes de fausseté ou d'incertitude, pour en donner la raison exacte, remarquons que nous arrivons à la connoissance des choses par deux voies, c'est à savoir, l'expérience et la déduction. De plus, l'expérience est souvent trompeuse ; la déduction, au contraire, ou l'opération par laquelle on infère une chose d'une autre, peut ne pas se faire, si on ne l'aperçoit pas, mais n'est jamais mal faite, même par l'esprit le moins accoutumé à raisonner. Cette opération n'emprunte pas un grand secours des liens dans lesquels la dialectique embarrasse la raison humaine, en pensant la conduire ; encore bien que je sois loin de nier que ces formes ne puissent servir à d'autres usages. Ainsi, toutes les erreurs dans lesquelles peuvent tomber, je ne dis pas les animaux, mais les hommes, viennent, non d'une induction fausse, mais de ce qu'on part de certaines

expériences peu comprises, ou qu'on porte des jugements hasardés et qui ne reposent sur aucune base solide.

Tout ceci démontre comment il se fait que l'arithmétique et la géométrie sont de beaucoup plus certaines que les autres sciences, puisque leur objet à elles seules est si clair et si simple, qu'elles n'ont besoin de rien supposer que l'expérience puisse révoquer en doute, et que toutes deux procèdent par un enchaînement de conséquences que la raison déduit l'une de l'autre. Aussi sont-elles les plus faciles et les plus claires de toutes les sciences, et leur objet est tel que nous le désirons ; car, à part l'inattention, il est à peine supposable qu'un homme s'y égare. Il ne faut cependant pas s'étonner que beaucoup d'esprits s'appliquent de préférence à d'autres études ou à la philosophie. En effet chacun se donne plus hardiment le droit de deviner dans un sujet obscur que dans un sujet clair, et il est bien plus facile d'avoir sur une question quelconque quelques idées vagues, que d'arriver à la vérité même sur la plus facile de toutes. De tout ceci il faut conclure, non que l'arithmétique et la géométrie soient les seules sciences qu'il faille apprendre, mais que celui qui cherche le chemin de la vérité ne doit pas s'occuper d'un objet dont il ne puisse avoir une connoissance égale à la certitude des démonstrations arithmétiques et géométriques⁵.

C. Les mots, les choses et la pensée

Qu'y a-t-il derrière les mots que nous employons ? Renvoient-ils aux choses mêmes ou simplement aux idées que nous nous en faisons ? La diversité de leurs significations est-elle une source de confusion ? Ainsi nous usons volontiers de mots très abstraits (la liberté, l'égalité, le bonheur) sans trop savoir à quoi ils renvoient exactement. Nous entendons parfois dire que « chacun a sa propre conception », ou « cela dépend de la conception que l'on a ». Le fait est que le mot semble bien plutôt renvoyer à nos « conceptions » ou « concepts » qu'aux choses elles-mêmes.

⁵⁵ Descartes, *Règles pour la direction de l'Esprit*, II

Nos concepts sont des représentations intellectuelles, que nous ne pouvons former qu'à partir de ce que nous livrent nos sens.

Prenons l'exemple du mot *travail* : La réalité dont nous faisons l'expérience est celle d'une certaine activité. Cette activité, la plupart des civilisations la distingue des autres activités en relevant son caractère contraint et pénible. L'intelligence saisit comme l'essentiel de cette activité que c'est une activité contrainte et pénible. Elle va chercher dans le vocabulaire existant un mot pour signifier ce concept, un mot qui désigne déjà quelque chose de proche : le mot *tripalium* désigne un instrument de contrainte, voire de torture. En français, le mot va s'écrire « travail ». Aussi dit-on que nous nommons à la manière dont nous connaissons : les mots et leur histoire nous renseignent sur l'expérience que les hommes du passé ont fait de la réalité.

D. Les lieux de la philosophie

1. La littérature

Rappelons-nous par exemple le si célèbre monologue d'Hamlet :

HAMLET. - Etre, ou ne pas être, c'est là la question. Y a-t-il plus de noblesse d'âme à subir la fronde et les flèches de la fortune outrageante, ou bien à s'armer contre une mer de douleurs et à l'arrêter par une révolte ?. Mourir... dormir, rien de plus ;... et dire que par ce sommeil nous mettons fin aux maux du coeur et aux mille tortures naturelles qui sont le legs de la chair : c'est là un dénouement qu'on doit souhaiter avec ferveur. Mourir... dormir, dormir ! peut-être rêver ! Oui, là est l'embarras. Car quels rêves peut-il nous venir dans ce sommeil de la mort, quand nous sommes débarrassés de l'étreinte de cette vie ?. Voilà qui doit nous arrêter. C'est cette réflexion-là qui nous vaut la calamité d'une si longue existence. Qui, en effet, voudrait supporter les flagellations, et les dédains du monde, l'injure de l'opresseur, l'humiliation de la pauvreté, les angoisses de l'amour méprisé, les

lenteurs de la loi, l'insolence du pouvoir, et les rebuffades que le mérite résigné reçoit d'hommes indignes, s'il pouvait en être quitte avec un simple poinçon ?. Qui voudrait porter ces fardeaux, grogner et suer sous une vie accablante, si la crainte de quelque chose après la mort, de cette région inexplorée, d'où nul voyageur ne revient, ne troublait la volonté, et ne nous faisait supporter les maux que nous avons par peur de nous lancer dans ceux que nous ne connaissons pas ?. Ainsi la conscience fait de nous tous des lâches ; ainsi les couleurs natives de la résolution blêmissent sous les pâles reflets de la pensée ; ainsi les entreprises les plus énergiques et les plus importantes se détournent de leur cours, à cette idée, et perdent le nom d'action...

Hamlet est révolté : vzut-il mieux vivre au milieu de toutes ces tribulations en les subissant, ou bin les refuser même au prix de sa vie ?

Plusieurs possibilités se présentent : souffrir, subir les injustices qu'il énumère, être exploité. Ou bien se révolter, et être tué. Ou encore choisir le suicide, répudié ici comme un sommeil plein de rêves.

2. Le droit

L'Etat a-t-il tous les droits ? L'ordonnance du 10 décembre 1941



3. L'histoire

L'histoire a-t-elle un sens ? Peut-on parler d'un progrès de l'humanité ?

4. L'art

Comment l'art nous donne-t-il à penser ? L'artiste doit-il réjouir nos sens ou nous inciter à la réflexion ?

E. Objectifs, moyens et difficultés

1. Double objectif du cours

a) Se préparer à l'examen du baccalauréat.

Apprendre à construire une dissertation ou une explication de texte suppose un certain travail, tant sur la forme que sur le contenu. Il s'agit seulement d'écrire (la dissertation), et de lire (l'explication de texte). Mais écrire signifie ici *exprimer une pensée critique*, et lire signifie *rendre compte d'une compréhension approfondie d'un texte*.

Comment se présente l'examen ?

Quelques idées fausses

La correction est subjective

Il faut avoir les idées du correcteur...

La préparation à un examen est une course de fond : partir tôt, à un rythme soutenable.

Le programme officiel exprime ainsi l'objectif :

« L'enseignement de la philosophie en classes terminales a pour objectif de favoriser l'accès de chaque élève à l'exercice réfléchi du jugement, et de lui offrir une culture philosophique initiale. Ces deux finalités sont substantiellement unies. Une culture n'est proprement philosophique que dans

la mesure où elle se trouve constamment investie dans la position des problèmes et dans l'essai méthodique de leurs formulations et de leurs solutions possibles ; l'exercice du jugement n'a de valeur que pour autant qu'il s'applique à des contenus déterminés et qu'il est éclairé par les acquis de la culture. La culture philosophique à acquérir durant l'année de terminale repose elle-même sur la formation scolaire antérieure, dont l'enseignement de la philosophie mobilise de nombreux éléments, notamment pour la maîtrise de l'expression et de l'argumentation, la culture littéraire et artistique, les savoirs scientifiques et la connaissance de l'histoire. Ouvert aux acquis des autres disciplines, cet enseignement vise dans l'ensemble de ses démarches à développer chez les élèves l'aptitude à l'analyse, le goût des notions exactes et le sens de la responsabilité intellectuelle. Il contribue ainsi à former des esprits autonomes, avertis de la complexité du réel et capables de mettre en œuvre une conscience critique du monde contemporain.

Dispensé durant une seule année, à la fin du cycle secondaire, et sanctionné par les épreuves d'un examen national, l'enseignement de la philosophie en classes terminales présente un caractère élémentaire qui exclut par principe une visée encyclopédique. Il ne saurait être question d'examiner dans l'espace d'une année scolaire tous les problèmes philosophiques que l'on peut légitimement poser, ou qui se posent de quelque manière à chaque homme sur lui-même, sur le monde, sur la société, etc. Il ne peut pas non plus s'agir de parcourir toutes les étapes de l'histoire de la philosophie, ni de répertorier toutes les orientations doctrinales qui s'y sont élaborées. Il convient donc d'indiquer clairement à la fois les thèmes sur lesquels porte l'enseignement et les compétences que les élèves doivent acquérir pour maîtriser et exploiter ce qu'ils ont appris. Le programme délimite ainsi le champ d'étude commun aux élèves de chaque série. »

b) Former son propre jugement

...sur un ensemble de questions dites « philosophiques » qui ne manquent pas de se poser au long d'une vie. Quoique l'on en dise, c'est bien la vérité que nous recherchons à propos de toutes ces questions, même si toute vérité peut et doit être toujours approfondie.

Notons ici que *former* ne signifie pas *formater*. Les questions que l'on traite en Terminale sont de celles où l'on peut raisonnablement soutenir des thèses assez diverses. Il ne s'agit donc pas de rentrer dans un moule de pensée *unique*, mais d'être capable de donner une *forme* au développement de sa pensée personnelle. Or quoique l'on pense, c'est d'abord la logique qui donne cette forme.

Un texte peut être brillant, voire même enthousiasmant, il n'est pas pour autant vrai. Former son jugement, c'est donc aussi apprendre à reconnaître la portée d'une argumentation. Rapidement, nous en distinguerons quatre :

L'argumentation scientifique, qui vise à établir une vérité certaine ;
L'argumentation dialectique, qui vise à établir une thèse vraisemblable ;
l'argumentation rhétorique, qui vise à mobiliser les passions autour d'une thèse ; et enfin la réfutation, qui vise à montrer la fausseté d'une argumentation.

Le présent cours est aussi un *parcours* qui essaie de passer par les textes *canoniques* de la philosophie.

2. Les trois moyens

On dispose de trois grands moyens pour atteindre ces objectifs.

c) Le cours

Le **premier**, bien sûr, est le **cours**. De ce cours, il faut retenir deux types de connaissances : d'abord les *définitions* qui sont données pour chaque notion, et qui peuvent varier d'un auteur à un autre, et ensuite les *distinctions* qui sont établies au sein d'une notion.

C'est dès ce moment que les auteurs nous intéressent, parce qu'ils nous proposent un certain nombre de définitions, parmi lesquelles il nous faudra chercher la plus pertinente pour notre propos.

d) La participation

Le **second** moyen, c'est la **participation** en classe. En essayant de confronter sa pensée, ou de la construire à l'aide d'un autre. Cet autre, c'est le texte, le professeur, un élève... ou soi-même.

e) Le travail personnel

Le **troisième** moyen, sans doute le plus indispensable, est le **travail personnel**, qui peut prendre deux grandes formes : la lecture, seul ou à plusieurs, de textes philosophiques ; l'écriture, c'est-à-dire le développement sur un sujet choisi d'une réflexion personnelle. La raison en est que notre pensée n'est vraiment formée que lorsque nous l'exprimons par des mots à l'extérieur de nous-mêmes.

Il faut recueillir du travail philosophique (cours, lecture...) des définitions, des distinctions, et des thèses argumentées.

► **Des définitions** : Si l'on veut parler d'un sujet, par exemple la passion, il est utile de savoir en donner une définition qui dise bien la réalité dont on veut parler. Ainsi, on dira que la passion est un *mouvement affectif*. Si l'on veut parler du désir, on dira qu'il est une *passion causée par l'espoir d'un bien*.

► **Des distinctions** : Il sera aussi nécessaire de distinguer une notion de ce qui n'est pas elle : par exemple il faudra voir la différence entre *désir* et *volonté*, entre *passion* et *sentiment*. Mais il faudra également distinguer au sein même de la notion, par exemple entre des désirs *naturels* (se cultiver) qui mènent à un certain bien être, et des désirs *vains* (être immortel), qui sont source de frustration ou d'angoisse.

► **Ensuite des thèses argumentées**, soutenues par tel ou tel auteur, et combattues par d'autres : Par exemple,

au sujet de la connaissance :

« Il n'y a rien dans notre intelligence qui ne soit d'abord passé par les sens »
(Locke)

ou encore

« Nous avons en nous des notions innées » (Descartes)

au sujet de la religion :

« La religion est l'opium du peuple (Marx)

ou bien

« L'homme est un animal religieux » (Maritain)

► **Enfin des liens** entre les notions...

Il faut bien comprendre que toutes les notions sont liées entre elles, c'est pourquoi on ne peut en achever une sans les autres. Surtout, le programme n'impose aucun contenu particulier concernant ces notions.

3. Les difficultés du cours

f) Notre rapport au langage

La **première** concerne notre rapport au langage, qu'il soit parlé ou écrit. Nous ne sommes plus dans une culture de l'oral, ni même de l'écrit, mais dans une culture de l'image, qui accorde une suprématie presque exclusive à l'image et au retentissement qu'elle peut avoir sur notre émotivité. Aussi avons-nous du mal à concevoir ce qui ne s'accompagne pas d'une image, et à nous intéresser à ce qui ne frappe pas notre émotivité. Sans parler de la maîtrise de la grammaire et du

vocabulaire, qui bien souvent ne permettent pas d'accéder au sens même littéral d'un texte philosophique. Reconnaissons ici que les nouveaux moyens de communication (messagerie instantanée, réseaux sociaux type Facebook), malgré leurs avantages, fragilisent notre capacité à exprimer une pensée réfléchie et critique, parce qu'ils nous invitent à nous exprimer avant tout recul, dans l'instant.

Or il est évident que la richesse du vocabulaire compte dans notre perception du monde. Le langage est en effet ce qui me permet d'exprimer mon expérience du monde et d'en transmettre le sens.

Au contraire, une culture de l'image est une culture de l'immédiat, de la spontanéité. Jusqu'où, par le langage, la société nous façonne-t-elle ?

« [La présence de la société] est plus ou moins marquée selon les hommes ; mais aucun de nous ne saurait s'isoler d'elle absolument. Il ne le voudrait pas, parce qu'il sent bien que la plus grande partie de sa force vient d'elle, et qu'il doit aux exigences sans cesse renouvelées de la vie sociale cette tension ininterrompue de son énergie, cette constance de direction dans l'effort, qui assure à son activité le plus haut rendement. Mais il ne le pourrait pas, même s'il le voulait, parce que sa mémoire et son imagination vivent de ce que la société a mis en elles, parce que l'âme de la société est immanente au langage qu'il parle, et que, même si personne n'est là, même s'il ne fait que penser, il se parle encore à lui-même.⁶

g) La nature de la philosophie

La **deuxième** difficulté vient de la philosophie elle-même. Comme nous le verrons, elle n'est pas constituée en un *corpus* définitif, ce qui constitue un double obstacle : d'abord nous ne pouvons pas prendre une thèse philosophique comme une vérité établie et indiscutable : en philosophie, il n'y a pas de théorèmes ;

⁶ Bergson, *Les deux sources de la morale et de la religion*

De plus, chaque notion philosophique possède un contenu infini, dans la mesure où n'importe quelle question philosophique convoque toutes les autres.

Comme nous le verrons, la philosophie est une activité de l'esprit qui cherche à trouver ses appuis non pas dans une tradition ou dans une autorité, mais dans la nature même des choses. Comme tel, un texte n'est philosophique que parce qu'il me permet d'exercer cette activité, ce qui implique que le fait de le répéter simplement n'est pas un acte philosophique.

Il en résulte qu'une affirmation n'est jamais vraie en soi, mais toujours dans la mesure où elle est capable de dévoiler la réalité à mon intelligence. C'est le sens du mot grec *alétheia*, « dévoilement », que l'on traduit ordinairement par *vérité*.

h) Notre rapport à la vérité

Il faut ici éclaircir un peu notre rapport à la vérité, qui peut prendre plusieurs formes. Chacune de ces formes correspond à un type de philosophie. Ce rapport peut en effet prendre une forme idéaliste, dont le modèle est Platon. On parle alors de la Vérité comme d'une Idée, mais une Idée qui est pour nous comme une chose. On cherche alors à savoir ce qu'*est* la Vérité que l'on appellera alors souvent *vérité absolue*.

A l'opposé de cette attitude, le rapport à la vérité peut être un relativisme plus ou moins marqué, qui se traduit par la formule « à chacun sa vérité ».

Or ces deux attitudes empêchent, par définition, toute recherche de la vérité. La première, parce qu'elle fait de la vérité une chose, alors qu'il n'y a aucune chose dont on puisse dire « ceci est la vérité », pour la raison très simple que toute chose change. La seconde, parce qu'elle rend cette recherche vaine. Autant alors « s'éclater », c'est-à-dire au sens propre se disperser dans toutes les directions possibles pour atteindre des petits bonheurs, et des petites certitudes.

i) Les préjugés concernant la philosophie

La **troisième** difficulté peut sembler paradoxale, c'est l'*a priori* selon lequel, en philosophie, il n'y aurait rien à apprendre, tout serait une question d'inspiration, il suffirait d'exprimer son génie propre. Or rien n'est plus faux. Comme dans tout exercice (de la pensée ou du corps), on peut avoir des facilités, des dispositions favorables.

Développer une réflexion personnelle ou expliquer un texte demande en réalité du travail. Mais quel genre de travail ? Aristote dit souvent que « le propre du sage est d'ordonner ». Ordonner sa pensée, l'exprimer de manière ordonnée. Le travail de lecture et d'écriture est lié à ce souci : lire, c'est dégager ce qui ordonne un texte, tandis qu'écrire, c'est mettre de l'ordre dans l'expression de ses idées. C'est un vrai travail au sens d'une *mise en œuvre de nos capacités d'agir*, par laquelle nous transformons une réalité qui est nous-mêmes.

Qu'est-ce donc que lire ? C'est comprendre le message que nous transmet un texte. Mais qu'est-ce que comprendre un message ? C'est en saisir le sens (signification) et la portée, mais aussi la structure. Ainsi, on apprend à lire toute sa vie, et lire consiste surtout à relire.

F. L'organisation du cours

Bien sûr, on n'échappe pas à un peu d'*histoire de la philosophie*. La philosophie est en effet un phénomène qui apparaît à un moment précis de l'histoire (environ VIe AVJC), en un endroit précis du monde (la Grèce)⁷, et qui va conditionner tout le devenir des civilisations occidentales. Mais l'histoire de la philosophie, c'est aussi l'histoire des questions philosophiques qui se sont posées et des réponses qui y ont été données. On ne peut donc éviter de reprendre à notre compte ces diverses questions pour y réfléchir par nous même.

⁷Bien qu'il y ait philosophie dès qu'il y a une pensée qui s'efforce de comprendre le monde.

Aussi distinguerons-nous un cours *de* philosophie, inspiré notamment de toute la tradition philosophique qui passe par Aristote et Thomas d'Aquin, et un cours *d'histoire de la philosophie*, dans lequel nous étudierons plus spécialement les grands courants philosophiques.

On peut entrer en philosophie de bien des manières : il suffit de se poser une question, qui en appelle d'autres, qui en appellent d'autres, et ainsi de suite. Inutile de prendre ces questions une par une, car la vie de tous les hommes qui nous ont précédés n'a même pas suffi à les poser toutes. Une approche parmi d'autres consiste à s'interroger d'abord sur l'homme, car sans lui il n'y aurait pas de philosophie. C'est pourquoi, comme l'observe Martin Heidegger, l'homme est lui-même compris dans la question philosophique : Se demander ce qu'est la philosophie comprend aussi la question « quelle sorte d'être est celui qui se pose cette question ? »

On ne s'engagera pas dans une longue introduction sur le thème « qu'est-ce que la philosophie ? », car il nous faut d'abord en faire un peu pour ensuite pouvoir se poser cette question.

Le mot nous dit quelque chose : amour de la sagesse. Par le mot sagesse, qui se dit en grec « sophia » et en latin « sapientia », il faut comprendre pour le moment la connaissance de ce qui est vrai. Et spécialement la connaissance de ce qui peut guider notre action. D'un homme sage, ce n'est pas tant la parole que la conduite que l'on admire. Qu'est-ce que le contraire de la sagesse ? C'est la folie.

Or il suffit de regarder autour de soi, pour se dire : « ça ne va pas, les hommes sont fous, nous vivons comme des fous... »

Qu'est-ce qui peut guider notre action dans tous les domaines où nous nous observons cette folie ?

G. Le statut de la réponse philosophique

Le monde dans lequel nous vivons a vu les progrès fulgurants de la technologie changer nos modes de vie, raccourcir les distances, modifier l'environnement. On le voit d'une façon particulièrement nette avec les biotechnologies. L'homme aujourd'hui est capable de se modifier lui-même. La technologie augmente donc le pouvoir de l'homme sur le monde et sur lui-même, il lui apporte un *savoir-faire*. C'est le sens du mot grec *tekhne* qui a donné notre mot *technique*.

La technique définit ce que nous sommes *capables* de faire. Ainsi un tireur à qui je demande s'il peut atteindre une personne avec un fusil va me dire s'il en est capable.

Mais elle ne définit pas ce que nous avons *moralement* le *droit* de faire. Le mode d'emploi d'un fusil ne contient pas les règles qui me permettent de savoir comment il est juste de l'utiliser.

Parfois la technique s'en prend non pas seulement aux choses, mais aussi aux valeurs. Ainsi nous savons ou saurons bientôt cloner des êtres humains : cela ne signifie pas nécessairement que nous ayons le droit de le faire, que ce soit bien. Il faut donc un surplus de réflexion : quel est le sens de ce savoir-faire ? Pour quelles finalités devons-nous utiliser la technique ? Finalement, sur quoi peut-on fonder nos notions du bien et du mal ?

La philosophie est notamment ce questionnement sur le sens, sur les finalités.

Pour résumer, disons que si la technique, ou savoir-faire, répond à la question *comment*, la philosophie cherche à répondre à la double question

pourquoi, pour quoi. Elle le fait, nous y reviendrons, indépendamment des réponses religieuses.

Cherche à répondre. Cela signifie non pas qu'il n'y a jamais de réponse, mais plutôt que chaque réponse

* ouvre toujours sur de nouvelles questions

* peut toujours être approfondie, parce qu'on ne cesse jamais de mieux la comprendre.

Faisons une petite expérience...

Sans cesse, nous sommes sollicités de l'extérieur : la musique dans les magasins ou les baladeurs, la télévision, les cours (!)... Faisons l'expérience de couper toutes ces sollicitations, de telle sorte que plus rien d'extérieur ne vienne nous troubler. Laissons passer un instant les petits soucis qui vont en profiter pour venir nous chatouiller la mémoire, les rêveries diverses, puis laissons-nous aller à l'ennui.

Au bout d'un moment, ce sont des sollicitations plus intérieures qui vont nous solliciter : qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire demain... l'an prochain... de ma vie... ; Qu'est qui fait la réussite d'une vie ? Suis-je vraiment libre ? Comment peut-on être sûr de ce à quoi on croit ? Qu'est-ce qui vaut la peine de passer du temps ?

Ces questions, qui me renvoient à moi-même, ou bien à autrui, ou encore au monde, sont à coup sûr des questions *philosophiques*, c'est à dire qu'elles concernent, comme le mot l'indique, le désir (en grec *philo* veut dire aimer, désirer) d'une vision globale et ordonnée du monde et de moi-même (*sophia* en grec signifie *sagesse*).

On notera ici que c'est la vertu de l'ennui de nous tourner au-dedans de nous-mêmes, tandis que le divertissement nous éloigne de notre intériorité. Ce sera le thème pascalien du divertissement, que nous rencontrerons.

Les philosophes sont ces personnes qui se sont consacrées plus particulièrement à cette expérience. Parfois, leurs cogitations n'ont pas dépassé les limites de leur esprit, mais parfois elles ont bouleversé le monde⁸, et ce serait illusoire de chercher à comprendre notre monde en les ignorant.

H. Idée d'ensemble du cours

4. Un parcours de notions

On voit bien comment l'homme, notamment par son savoir-faire, est au centre de l'interrogation philosophique. C'est pourquoi nous commençons par nous pencher sur ce que nous appelons ici la philosophie de l'homme, appelée aussi *anthropologie*.

La première chose que l'on peut dire à propos de l'homme, c'est qu'il existe. Cela paraît « tout bête » ! Mais il n'existe peut-être pas exactement comme existent des pierres, ou même des animaux. D'abord parce qu'il a conscience d'exister, et ensuite parce qu'il a également conscience qu'au terme de cette existence, il y a la mort.

Nous traiterons donc en premier les thèmes de *l'existence* et du *temps* « vécu », qui n'est pas tout à fait le temps du chronomètre. Après quoi nous parlerons de la *conscience*, en particulier de la conscience d'exister.

La deuxième chose qui est assez évidente, c'est que l'homme est un vivant : il a un corps, il doit se nourrir, travailler et finalement partager une part de la condition animale. Mais aussitôt, il faut ajouter que l'homme a aussi un esprit, sans quoi il n'y aurait pas de philosophie, certes, mais pas non plus de savoir, ni de culture (pas de cinéma !).

⁸Sans doute l'exemple de Marx est-il le plus connu pour nous, mais on peut aussi penser aux premiers penseurs (grecs) de la politique, ou à Rousseau, qui a donné à la Révolution Française son idéologie.

Nous allons donc porter un regard philosophique, qui surprendra peut-être un peu les « scientifiques », sur ce phénomène étrange qu'on appelle la vie, apanage du *vivant*. Puis nous verrons comment l'on peut parler de *l'esprit* et de la *matière*. Nous serons conduits également à parler de la *culture*, qui est d'abord culture *de l'esprit*, et de l'art qui en est une des composantes principales.

Puis il faut noter que l'homme possède un certain nombre de facultés. En effet, il est capable d'avoir des connaissances, mais aussi des passions.

La question de la *connaissance* représente une grosse partie de notre programme, parce qu'on nous invite à traiter plus spécialement de la *perception*, mais aussi de la science, avec ces trois notions de « *théorie et expérience* », « *démonstration* » et « *interprétation* ». Surtout, c'est la question de la *vérité* qui sera bien sûr centrale, parce que depuis le départ, nous nous serons peut-être demandé comment savoir ce qu'il y a de vrai dans tout cela. Et puisque la vérité se dit par des mots, c'est la question du *langage* qu'il faudra voir un peu.

Du côté des *passions* nous nous arrêterons un peu plus longtemps sur cette passion si fondamentale qu'est le *désir*, ce qui nous conduira à explorer les coulisses du désir, à savoir l'inconscient.

La dernière chose sur laquelle nous sommes invités à réfléchir, c'est que l'homme est un être qui pose des actes, et ces actes ne sont pas seulement, comme chez l'animal, des actes commandés par son instinct. Ce sont des actes volontaires, dont la personne est la cause libre. Nous aurons donc à nous pencher sur le thème de la *liberté*, et donc aussi de la *morale* et du *devoir*, mais également du *bonheur* : Faut-il chercher à être heureux, ou simplement à faire son devoir ? Enfin, comme nous ne sommes pas seuls, nous découvrirons ce que le philosophe peut nous dire sur la présence *d'autrui*, et en particulier à travers les notions qui touchent à la vie *politique* : le *droit*, la *société*, la *justice*, et *l'Etat*.